dignes d'un Dieu. Celles du déluge ne sont ni moins claires ni moins frappantes.

« Avant que de nous donner le Sauveur, dit Bossuet, il fallait que le genre humain connût par une longue expérience le besoin qu'il avait d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même, ses inclinations se corrompirent, ses débordements allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre. Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations aussi bien que celle des crimes qui l'ont attiré. Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage. Il n'avait besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avait fait d'une parole, mais il trouve plus digne de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes. Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avait préservé par sa grâce du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre qui n'allait plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui et qu'il s'en serve pour la gloire de son Créateur... Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux; mais dans ce renouvellement il demeure une impression éternelle de la vengeance divine[1]. »

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, *Œuvres*, édit. Lebel, t. xxxv, p. 171-173.

CHAPITRE III.

LES PROPHÉTIES D'ISAÏE.

L'histoire des attaques contre le livre d'Isaïe est curieuse et instructive. Isaïe est le grand prophète comme saint Paul est le grand apôtre. Il surpasse tous les autres voyants d'Israël par l'importance de ses visions, de même que par l'éclat incomparable de son style. C'est surtout dans la seconde partie[1] qu'il apparaît comme un poète sublime, comme un peintre inimitable, mais la beauté de son langage n'est rien comparée à l'élévation de ses idées et à la splendeur de ses prophéties : c'est là qu'il nomme Cyrus deux cents ans à l'avance et qu'il raconte la passion du Messie futur comme un évangéliste[2].

Pendant plus de deux mille ans, pas une seule voix ne s'éleva contre l'authenticité d'Isaïe. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle qu'on commença à soulever des difficultés.

[1] Is., XL-LXVI.

[2] Notons ici en passant, pour n'avoir pas y revenir, que serait-il vrai, comme l'assurent les rationalistes, que la seconde partie d'Isaïe eût été écrite seulement à l'époque de Cyrus, elle n'en serait pas moins la preuve de l'existence des prophéties, car elle annonce si clairement les souffrances du Messie, au chapitre LII, 13-LIII, par exemple, qu'on a pu appeler avec raison ce passage : *Passio Domini nostri Jesu Christi secundum Isaiam.* « Cette page, dit M. Le Hir, dans sa simplicité sublime, fait le désespoir des incrédules obstinés, juifs ou baptisés, mais [elle] en a touché plusieurs et les a conduits à Jésus-Christ. Sept cents ans après qu'elle eut été écrite, Jean-Baptiste la rappelait à la foule distraite en lui montrant Jésus-Christ encore ignoré et disant : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui porte les péchés du monde.* » A. Le Hir, *Études bibliques*, t. II, p. 219-220. Voici ce qui a été dit plus haut, p. 518, note 1.

L'attaque fut d'abord timide. Un allemand nommé Koppe ouvrit le premier la brèche, mais il ne rejeta qu'un chapitre. Ce n'est pas celui dans lequel on lit le nom de Cyrus[1], c'est le chapitre L qui se rapporte au Messie[2]. Koppe eut des imitateurs plus hardis. Bientôt après, Döderlein exprima des doutes sur la seconde partie tout entière[3]. Ces doutes devinrent une vérité démontrée pour Justi, Eichhorn, Paulus, Bertholdt.

Cependant les trente-neuf premiers chapitres étaient restés d'abord intacts. Ils ne pouvaient conserver longtemps ce privilège. Survint Rosenmüller qui déclara que l'oracle contre Babylone[4] ne pouvait être d'Isaïe, et Justi et Paulus d'applaudir. On ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il est parlé ailleurs de Babylone[5] : nouvelle suppression dans l'œuvre d'Isaïe, car ce Juif du temps d'Ézéchias ne pouvait savoir ce que deviendrait un jour la capitale de Nabuchodonosor. Peut-être est-il aussi question des Babyloniens dans la prophétie contre Tyr, mais le cas n'est pas évident. De là grande perplexité pour la critique allemande. Ce chapitre est d'Isaïe, s'il ne contient pas d'allusion aux Chaldéens; il n'est pas de lui, s'il parle des soldats de Nabuchodonosor. Eichhorn, suivi par Rosenmüller, se décida pour les Chaldéens et contre Isaïe; Gesenius pencha contre les Chaldéens et pour Isaïe : dans les assiégeants de Tyr, il vit les Assyriens qu'on connaissait du temps d'Ézéchias. C'est ainsi

[1] Is., XLIV, 28; XLV, 1.

[2] *Jesaias neu übersetzt, nebst einer Einleitung und kritischen, philologischen und erlaüternden Anmerkungen* von Rb. Lowth; aus dem Englischen (von G.-H. Richerz) mit Zusätzen und Ammerkungen von J.-K. Koppe, 4 in-8°, Leipzig, 1779-1781.

[3] Is., XL-LXVI. Cette seconde partie forme un tout suivi et contient les prédictions les plus frappantes du premier des grands prophètes.

[4] Is., XIII-XIV, 23.

[5] Is., XXI, 1-10.

qu'on élagua de la première partie du recueil prophétique tout ce qui se rapportait aux Babyloniens.

On poussa cependant plus loin encore l'œuvre de destruction. L'œil d'Argus des critiques fit d'autres découvertes dans Isaïe. Eichhorn jugea que les chapitres qui se rapportent à la fin des temps[1] contenaient des jeux de mots indignes du grand prophète et les rejeta en conséquence; Gesenius les condamna à son tour, parce qu'il y entrevit une description figurée de la ruine de Babylone; Ewald adopta leurs conclusions et en plaça la composition sous le règne de Cambyse. Les chapitres XXXIV-XXXV partagèrent le sort de ceux qui les suivent, à cause de leur étroite union avec la seconde partie. Rosenmüller déclare sans autre forme de procès, que ce sont des poèmes composés vers l'époque de la captivité de Babylone[2]. Telle est, en peu de mots, l'histoire de la dissection rationaliste des prophéties d'Isaïe. Commencée timidement par Koppe, dans les proportions les plus restreintes, elle s'abandonna d'abord avec Gesenius, puis et surtout avec Hitzig et Ewald, à tous les excès de l'arbitraire[3].

Cette histoire a une morale. Quelle a été la cause de ce revirement complet dans la manière de juger les prophétes d'Isaïe? A-t-on découvert au fond de quelque vieille synagogue de l'Orient un manuscrit ignoré qui, par quelque glose ou par quelque note marginale, renversât l'antique tradition? — Non. — A-t-on retrouvé quelque lambeau de papyrus ou quelque fragment de parchemin auparavant inconnu qui démentît ce qu'on avait cru jusqu'à présent? — Pas davantage. — La tradition subsiste toujours, pleine,

[1] Is., XXIV-XXVII.

[2] Rosenmüller, *Isaiæ Vaticinia*, 2e édit., t. II, 1828, p. 471 et 480.

[3] Fr. Delitzsch, *Commentar über den Propheten Jesaia*, 3e éd., Leipzig, 1879, p. XXX.

entière, irréfragable. Avant Gesenius, avant Ewald et Hitzig, Origène et saint Cyrille ont commenté ce prophète dans la savante Alexandrie, le berceau de la critique philologique; des Grecs subtils, saint Basile, élevé à Athènes, saint Jean Chrysostome, disciple du sophiste Libanius[1], en ont, en Cappadoce et à Antioche, étudié les phrases et pesé en quelque sorte les mots; saint Éphrem l'a expliqué en Syrie à un peuple qui parlait une langue semblable à celle des Hébreux; Eusèbe de Césarée l'a interprété en Palestine, aux portes de Jérusalem; saint Jérôme, ce prodige d'érudition qui réunissait en lui la science de l'Orient et de l'Occident, cet ennemi implacable de toutes les productions apocryphes, ne l'a pas seulement commenté, il l'a traduit de la langue originale dans sa langue maternelle; saint Thomas d'Aquin, un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité, a consacré vingt-deux livres à l'étude du grand prophète; en même temps qu'eux et depuis lors, des milliers de Juifs et de Chrétiens, distingués par leur savoir et leur intelligence, l'ont également lu, médité, admiré, et tous, sans exception, ont proclamé ses oracles authentiques; pas un seul n'a déchiré un feuillet de ses prophéties. Les grands hommes que nous venons de nommer avaient-ils donc un épais bandeau sur les yeux? Ne voyaient-ils pas les prédictions que voient les rationalistes contemporains?

Ils les voyaient, ils les comprenaient, ils les entendaient comme on les entend à l'heure présente à Paris, à Berlin ou à Iéna. On s'accorde sur tout, on ne diffère que sur la conclusion. Sur quelles raisons s'appuie donc la critique moderne pour contredire l'opinion de tous les siècles?

La critique historique, c'est-à-dire l'art de vérifier l'authenticité des textes, n'y est pour rien. Pas un iota n'a été

[1] Libanius fut un des maîtres de Julien l'Apostat, son correspondant et son ami.

modifié dans Isaïe, nous le répétons, son contenu est identique, un génie malin n'y a pas glissé frauduleusement, comme dans certains contes de fées, le nom de Cyrus ou des pages nouvelles; rien n'est changé ni dans la tradition ni dans les caractères intrinsèques du livre, — ces deux auxiliaires qui nous permettent de constater si une œuvre est authentique[1], — mais un changement s'est opéré dans les esprits. Origène, saint Jérôme et tous les docteurs d'autrefois croyaient aux prophéties, les rationalistes n'y croient plus. Telle est l'explication de leur conduite. Ils ne rejettent point le chapitre treizième et les autres d'Isaïe pour des raisons philologiques et critiques, mais pour des raisons philosophiques; ils repoussent, en un mot, de parti pris, tout ce qui est surnaturel.

Ils font un triage dans les oracles d'Isaïe. Ils admettent les premiers chapitres comme authentiques. Arrivés au treizième, ils s'arrêtent, ils le condamnent. A l'aide de quel instrument délicat parviennent-ils à discerner ce qui est d'Isaïe et ce qui n'en est pas? Par quels procédés d'analyse chimique sont-ils capables de décomposer ce corps de prophéties qui porte le nom du grand prophète? Ils ne peuvent en appeler à l'histoire, elle est contre eux. Ils ne peuvent recourir à la philologie, le style est partout le même. Oh! leur opération est simple; ils s'aperçoivent que le chapitre treizième contient une prédiction, ils déclarent qu'il n'est pas authentique. Et ils font partout la même besogne.

Un rationaliste allemand contemporain, M. Nöldeke, l'avoue sans artifice : « Une prophétie où Cyrus est appelé par son nom; une autre où les Mèdes et les Perses sont appelés pour la destruction de Babylone, qui a traité Israël sans humanité, ne sont *naturellement* pas l'œuvre d'Isaïe, *qui ne pouvait connaître d'avance* ni l'exil du peuple à Ba-

[1] Voir plus haut, p. 521.

bylone, ni la délivrance de cet exil par Cyrus, roi des Mèdes et des Perses[1]. » Pour faire de la critique de cette façon, il est parfaitement inutile d'étudier l'archéologie et la philologie, l'incrédulité suffit.

M. Renan n'avait nul besoin d'apprendre l'hébreu et les langues orientales, de lire Gesenius et Ewald, de traverser toute l'exégèse allemande[2], pour savoir qu'Isaïe nommait Cyrus, les Mèdes et les Perses, avant l'apparition de ce roi et de ces peuples sur la scène de l'histoire. Il lui suffisait d'ouvrir sa Bible latine ou la traduction française de M. Lemaistre de Sacy, pour être suffisamment renseigné et, comme à Issy il avait certainement lu la Vulgate, ainsi que tout bon séminariste doit le faire, il connaissait auparavant toutes ces choses. Le jour où il cessa d'admettre l'authenticité d'Isaïe, qu'il admettait encore la veille, il n'avait surpris dans le prophète aucun anachronisme, aucune erreur historique, aucune bévue géographique autrefois ignorés; l'Isaïe auquel il ne croyait plus était objectivement le même que celui auquel il avait cru jadis, toujours irréprochable, mais une révolution religieuse s'était accomplie dans son âme : l'homme avait changé, il niait la prophétie, il niait le surnaturel, et cette négation était fondée, non pas sur des raisons philologiques, mais sur des raisons philosophiques. « Ces négations-là, avoue-t-il lui-même, ne sont pas chez nous le résultat de l'exégèse; elles sont antérieures à l'exégèse[3]. »

La lecture de Gesenius ne lui avait appris de nouveau

[1] Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, traduction Derenbourg et Soury, 1873, p. 312.

[2] « Je n'arrivai au point d'émancipation que le gamin de Paris atteint sans aucune réflexion, qu'après avoir traversé Gesenius et toute l'exégèse allemande. » E. Renan, *Revue des deux mondes*, 15 mars 1876, p. 246 (*Souvenirs*, p. 15. Cf. p. 322 sur Gesenius).

[3] E. Renan, *Vie de Jésus, Préface de la 13e édition*, 1867, p. VI.

qu'un détail de la biographie du docte orientaliste, c'est que l'auteur du *Trésor de la langue hébraïque* rejetait le miracle. Ce détail était propre à intéresser M. Renan, on n'en saurait disconvenir, mais comment un fait personnel de la vie de Gesenius entre-t-il comme élément dans la critique des écrits d'Isaïe?

M. Le Hir, — ce maître auquel M. Renan fait honneur de ce qu'il sait et même de ce qu'il ne sait pas[1], — M. Le Hir savait aussi que Gesenius était rationaliste, et, aussi bien qu'un professeur d'Iéna ou de Gœttingue, il était versé dans la philologie, il connaissait les langues, l'histoire, les mœurs et les coutumes de l'Orient. Pourquoi sa foi restait-elle inébranlable comme le roc, pendant qu'à côté de lui celle de son élève faisait naufrage? Il possédait tout ce qu'il faut pour être un critique achevé. M. Renan dit de lui : « Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique[2]. » Mais ce reproche est si injuste, qu'il le rétracte immédiatement, après avoir obtenu l'effet cherché. « Je dis mal, ajoute-t-il, il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi. » M. Le Hir a passé sa vie entière à étudier les objections du rationalisme et à les combattre; ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre savent avec quelle logique et quelle force. D'après M. Renan, il « fut certainement le sujet le plus

[1] « Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. » *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 13 (*Souvenirs*, p. 288).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 9 (*Souvenirs*, p. 276). Le mot « critique, » dans la langue que parle M. Renan, étant synonyme de « négation du surnaturel » ou « d'incrédulité, » cette phrase n'a pas d'autre sens que celui-ci : « Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, l'incrédulité. » Si M. Renan s'était exprimé ainsi, il aurait parlé plus correctement et plus exactement, mais il aurait manqué l'effet qu'il voulait produire sur le lecteur.

remarquable que le clergé français ait produit de nos jours... M. Le Hir était un savant et un saint; il était éminemment l'un et l'autre[1]. » La science n'exclut donc pas la foi, pas plus que la foi n'exclut la science. Ce n'est point par ignorance que M. Le Hir a été croyant : « La supériorité de M. Le Hir venait de sa profonde connaissance de l'exégèse et de la théologie allemande... Pas une des objections du rationalisme qui ne soit venue jusqu'à lui[2]. » Ce n'était pas non plus au prix de luttes intérieures ou de violents combats : « Il n'y faisait aucune concession [au rationalisme], car la vérité de l'orthodoxie ne fut jamais pour lui l'objet d'un doute. C'était là de sa part un acte de volonté triomphante plus qu'un résultat subit... Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance intellectuelle[3]. » Telle est donc la différence qui existait entre M. Le Hir et M. Renan, différence théologique et philosophique, nullement philologique ou critique; l'un croyait à la puissance de Dieu et au miracle, l'autre n'y croyait pas.

Chacun peut juger maintenant combien est inexacte l'appréciation de M. Renan sur l'accord de la raison et de la foi dans l'esprit de son ancien maître. « Au fond, il ne lui

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 8 (*Souvenirs*, p. 273). — M. Renan a toujours parlé de M. Le Hir avec vénération et reconnaissance. L'écrivain qui se pique tant d'exactitude a néanmoins commis une erreur à son sujet. Il dit, *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 9, que M. Le Hir « mourut prématurément en 1870, à la veille du concile. » M. Le Hir est mort en réalité le 13 janvier 1868. Il était d'autant plus facile à M. Renan d'éviter cette inexactitude de détail qu'il n'avait qu'à se rappeler ce qu'il avait écrit lui-même. Il avait en effet annoncé la mort de son professeur d'hébreu à la Société asiatique dans son *Rapport annuel* de 1868. *Journal asiatique*, juillet 1868, p. 19 L'erreur a été corrigée dans le volume des *Souvenirs*, p. 275).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 9, 8 (*Souvenirs*, p. 274, 273-274).

[3] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 8-9 (*Souvenirs*, p. 274).

manqua, dit-il, que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal, il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude que rien ne pouvait la contrebalancer. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales, « qui vivent emmy la mer sans pren- » dre aucune goutte d'eau marine. » La science qu'il avait de l'erreur était toute spéculative; une cloison étanche empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire de son cœur, où brillait, à côté du pétrole, la petite lampe inextinguible d'une piété tendre et absolument souveraine[1]. »

Ce langage ne serait vrai que si la critique et la foi étaient deux choses contradictoires. La foi et l'incrédulité sont opposées entre elles, mais si la critique pour M. Renan se confond avec l'incrédulité, il n'en est pas ainsi dans la réalité. La piété de M. Le Hir n'aveuglait pas sa science : il n'établissait pas de « cloison étanche » entre ce que lui enseignait la Bible et ce que lui apprenait la science; tout au contraire, jamais en aucun esprit de notre temps, la théologie et la critique, entendue dans son véritable sens, l'exégèse sacrée et la philologie, ne se sont mieux fondues ensemble, de manière à former un tout harmonieux. Qui voudra s'en convaincre n'aura qu'à lire les pages fortes et vigoureuses, qui furent comme son chant du cygne, et dans lesquelles il défend victorieusement l'authenticité des prophéties d'Isaïe contre tous les rationalistes modernes. S'il a cru, ce n'est pas par ignorance; s'il a accepté sans broncher comme des prophéties réelles les passages où Cyrus est nommé deux cents ans avant sa naissance, ce n'est point parce que toutes les objections accumulées par les rationa-

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 9-10 (*Souvenirs*, p. 276-277).

listes lui ont été inconnues; il les a toutes pesées, discutées, et après les avoir soumises à l'examen de sa critique, aussi judicieuse que bien informée, il les a déclarées sans valeur. M. Renan s'est toujours contenté d'affirmer simplement qu'Isaïe n'est pas authentique; il renvoie pour les preuves aux Allemands. M. Le Hir n'a pas usé de ce procédé commode; il aurait pu, lui aussi, renvoyer aux Allemands pour les preuves de la thèse chrétienne, car s'il y a des Allemands qui ne croient plus, il y en a, grâce à Dieu, qui croient encore et qui ne le cèdent aux incrédules ni en science ni en érudition[1]; mais non, il n'a pas hésité à se jeter dans ces broussailles et à y porter le fer et le feu. L'écrivain n'est pas toujours à l'aise dans ces halliers; toutefois si un membre de l'Académie française craint d'y perdre les grâces de son style, un critique chrétien, qui a entrepris de défendre la vérité, peut y montrer encore sa science et y remporter des victoires. Il nous est impossible d'entrer ici dans tous les détails où est entré M. Le Hir; nous y renvoyons du moins avec confiance[2] ceux qui voudraient étudier sérieusement ces graves questions, nous bornant à rappeler la preuve de

[1] Nos incrédules français parlent toujours comme si toute la science allemande était infectée de rationalisme. Cette tactique est habile, parce qu'elle peut tromper les ignorants, mais elle n'est pas loyale. On ne saurait le dire trop haut, il y a en Allemagne des savants et des exégètes éminents qui croient toujours à la Bible et la regardent comme un livre divin et inspiré. On en compte de tels, non seulement parmi les catholiques, mais aussi dans les rangs des protestants. Pour ne citer qu'un seul nom, M. Franz Delitzsch, dont la science hébraïque et philologique est très supérieure à celle de M. Renan, on peut le dire sans faire injure au traducteur de Job et de l'Ecclésiaste, M. Franz Delitzsch, qui occupe la place la plus haute dans la savante Allemagne et dans les universités protestantes, admet et défend, avec preuves à l'appui, l'authenticité du livre entier d'Isaïe sans en excepter les chapitres où Cyrus est nommé. Voir Fr. Delitzsch, *Biblischer Commentar über den Propheten Jesaia*, 3e édit., Leipzig, 1879, p. XXX-XXXII.

[2] A. Le Hir, *Études bibliques*, t. I, p. 85-138.

tradition sur laquelle il insiste à bon droit. « Nous sommes appuyés, dit-il, non seulement sur l'accord unanime des Juifs et des chrétiens de tous les siècles passés, mais sur l'autorité du Nouveau Testament, où les textes du livre d'Isaïe sont toujours, sans distinction, cités sous son nom. Joignez-y l'auteur du livre de l'Ecclésiastique[1], qui vivait deux ou trois siècles avant notre ère. Cet ancien écrivain, que l'Église compte parmi les canoniques, dans l'éloge qu'il fait des grands hommes du passé, arrivant à Isaïe, repose sa vue principalement sur la seconde moitié de son livre, comme sur son plus beau titre de gloire... Mais il faut remonter plus haut. Le canon des Juifs, tel qu'ils le suivent encore aujourd'hui, fut décidément clos et arrêté vers le temps d'Esdras. C'est un fait dont on a d'assez bonnes preuves; et si quelques esprits aventureux le contestent, leurs doutes ou leurs négations ne portent que sur les hagiographes rangés dans la troisième et dernière partie du canon. Quant aux prophètes, parmi lesquels Isaïe occupe une place éminente, il n'y a point de désaccord. Or Esdras n'est séparé de Cyrus que par deux générations. Il avait certainement rencontré plus d'une fois des vieillards qui avaient été témoins de la chute de Babylone et lui en avaient raconté les détails. Est-ce à cette faible distance qu'il aurait pu ignorer l'origine d'écrits dont le retentissement avait dû être immense dans Israël? Cet homme, si versé dans la littérature de sa patrie,... aurait-il pu confondre avec les oracles d'Isaïe un ouvrage aussi moderne et presque contemporain? Ce qui rendait l'erreur plus impossible, c'est qu'il existait... un recueil des écrits d'Isaïe antérieur à Esdras, antérieur à Cyrus, antérieur même à la déportation du peuple juif... La preuve en est écrite dans les prophètes intermédiaires. Écoutons Zacharie, ce prophète, antérieur à

[1] Eccli., XLVIII, 22-25.

Esdras d'un demi-siècle, qui touche à la fin de l'exil et fleurit à Jérusalem vingt ans à peine après l'arrivée des premiers colons. On l'interroge au sujet de quelques jeûnes annuels, commémoratifs des mauvais jours, dont il semble désormais équitable de s'affranchir. Au lieu d'une réponse directe, il va chercher dans Isaïe même une instruction plus importante sur la réforme des intentions et des mœurs... Avant Zacharie, avant et après la déportation des Juifs, fleurirent plusieurs prophètes dont les ouvrages nous restent. Ce sont entre autres : Sophonie, Jérémie, Ézéchiel. Les écrivains de cette époque lisaient beaucoup leurs devanciers, et ils y font, Jérémie surtout, de fréquentes allusions. Beaucoup de ces allusions ont trait à la seconde moitié d'Isaïe. » M. Le Hir conclut à bon droit : « Isaïe est incontestablement l'auteur de tout le recueil consigné sous son nom dans la Bible[1]. »

[1] A. Le Hir, *Études bibliques*, t. I, p. 130-137.

CHAPITRE IV.

LE LIVRE DE DANIEL.

M. Renan, pour expliquer comment il a perdu la foi, ne s'en prend pas seulement à Isaïe. Il reproche aussi à l'Église d'avoir voulu lui imposer comme une œuvre authentique de Daniel, qui vivait ou est censé avoir vécu au VIe siècle avant Jésus-Christ, une production apocryphe fabriquée du temps des Machabées, c'est-à-dire environ cent soixante-dix ans seulement avant l'ère chrétienne. Sa raison se révolta contre cette exigence absurde; il se sépara de l'Église. M. Renan ne doute en aucune façon que l'Église n'ait tort dans sa croyance; il accorde volontiers à l'Allemagne incrédule l'infaillibilité qu'il refuse à l'autorité enseignante dans le Christianisme. L'Allemagne prononce contre nous; nous sommes donc condamnés sans appel. « Le livre de Daniel, dit-il, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ[1]. » M. Renan va jusqu'à insinuer sourdement que les chrétiens partagent sa manière de voir sur Daniel et que, s'ils ne se rétractent point, c'est seulement parce que leurs dogmes les obligent à garder ce prophète à perpétuité. « De la part de l'Église, dit-il, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Machabées serait avouer qu'elle s'est trompée; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose; elle n'est plus divinement inspirée[2]. »

[1] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 15 (*Souvenirs* p. 293).

[2] *Revue des deux mondes*, 1er novembre 1882, p. 18 (*Souvenirs*, p. 302).